

malheur, ils ne servent qu'à prouver la faiblesse ou la mauvaise foi de leurs auteurs. En effet, la première condition de tout raisonnement, c'est que les arguments sur lesquels on s'appuie soient vrais, et nos fameux logiciens appuient les leurs sur des avances mensongères, qu'ils ne sauraient prouver au besoin.

Ca coûte trop cher au Gouvernement, dit-on; les élèves n'apprennent presque rien et il y en a même qui sont assez indulgents pour dire que ces institutions font plus de mal que de bien.

La reconnaissance me fait un devoir de prouver le contraire et c'est ce que je vais essayer de faire. Je compte sur l'indulgence des lecteurs et s'il me faut une raison pour l'obtenir, je leur donnerai celle du maniement de la fourche que je récolte plus souvent que celui de la plume.

Ca coûte trop cher au Gouvernement; eh bien, de tous les agents votés chaque année par le gouvernement, ce sont, sans contredit, les mieux employés si l'on considère les services que notre culture exige et que les écoles lui rendent. D'ailleurs est-ce que ces \$2000 ne peuvent pas rapporter le centuplé au Gouvernement? Comment cela dites-vous?

En favorisant l'agriculture, le Gouvernement attache d'abord les jeunes gens au sol canadien, et au lieu d'aller dépenser leur vie au service d'un peuple étranger, ils emploieront leurs forces pour la prospérité du pays. Et encore, toutes les terres bien cultivées rapporteront, je pense, plus de \$2000 au Gouvernement par année. On oublie que c'est la prospérité agricole qui fait la richesse d'un pays en donnant des bras et des cœurs d'abord et ensuite en alimentant le commerce et l'industrie.

Maintenant, Messieurs les routiniers, je vais vous prouver que les élèves ne perdent pas leur temps, et pour cela, je vous donnerai un faible aperçu de ce qu'ils apprennent et vous verrez vous-mêmes l'avantage qu'ils peuvent en retirer.

L'agriculture, a dit un savant agronome, est à la fois art, métier et science. La théorie qui en fait un art met l'homme à même de raisonner son travail, et c'est ce que ne peut faire celui qui fait de l'agriculture un métier simplement.

Par l'étude de l'agronomie, science plus vaste qu'on le croit généralement, on n'apprend pas à tenir les mancherons d'une charrue, mais on apprend à connaître la nature d'un sol, on voit les principes qui lui manquent pour produire certains grains. Comme vous voyez, ça facilite d'une manière notable la culture, et de plus, le cultivateur, après avoir donné à la terre les principes nutritifs qui lui manquaient pour bien pousser telle ou telle plante, peut compter aussi sûrement qu'il est possible de le faire en agriculture, sur un bon produit.

Ceci est peu de chose, mais il faut cependant le savoir et pour le savoir, il est nécessaire de fréquenter les écoles d'agriculture.

On enseigne encore une autre chose que vous ne savez pas et cependant c'est bien la base de l'agriculture que les engrais, surtout quand on sait en augmenter la qualité et la quantité. Ceci s'obtient par l'emploi de matières inutiles et souvent même nuisibles que l'on met en contact avec d'autres matières fertilisantes, tel que le fumier, qui, en amenant la décomposition, partage avec elles les principes nutritifs qu'il possède en abondance. Un simple raisonnement nous montre l'importance qu'il y a de connaître la nécessité d'une grande masse d'engrais dans la terre.

Les plantes que pousse la terre chaque année enlèvent à cette dernière les principes nutritifs qu'elle contenait, et, comment peut-on espérer ensuite de cette même terre une bonne récolte, si l'on ne lui rend pas les aliments qu'il lui faut pour nourrir les plantes qu'on y sème. Voilà une chose qu'il est nécessaire de savoir, si l'on veut faire de l'agriculture un art et non un métier. Ces connaissances sont tellement nécessaires, que sans elles, aujourd'hui, le préjugé des villes, qui semble dire que la culture est indigne de l'homme, ne saurait être détruit, et comme autrefois, il n'y aurait que la classe ignorante qui cultiverait, et la culture, par conséquent, resterait sans cette amélioration qu'il est nécessaire de lui donner, si l'on veut qu'elle devienne plus générale et qu'elle fasse l'occupation des gens capables de la relever.

Je demande pardon au lecteur d'être entré dans de si longs détails, ils m'ont paru nécessaires pour prouver que la bonne culture exige un peu d'étude.

Peut-on dire, maintenant, que les écoles d'agriculture font plus de mal que de bien sans faire preuve d'une grossière ignorance ou d'une mauvaise foi enrichie de préjugés.

Il serait à désirer que les sacrifices que font les hommes qui

dirigent ces institutions fussent mieux compris. Le dévouement des hommes qui consacrent leur vie à l'enseignement de la science agricole mérite d'être apprécié à sa juste valeur; j'espère qu'il le sera plus tard, car ce n'est qu'hier, qu'a été donné l'élan pour l'amélioration de notre culture, que des jeunes gens instruits ont compris qu'ils avaient devant eux une carrière qu'ils ne sauraient trouver à l'étranger et que des hommes haut placés ont senti qu'il était de leur devoir d'apporter une pierre à l'édifice en encourageant ce noble état de nos ancêtres.

Il reste maintenant aux jeunes gens à voir s'ils doivent prêter l'oreille aux préjugés de l'ignorance, ou si la culture mérite un peu d'étude. S'ils prennent le dernier parti, comme il est à espérer, les écoles d'agriculture leur enseigneront ce qui leur manque en fait de connaissances agricoles, pour faire d'eux d'intelligents cultivateurs, qui sauront apprécier l'indépendance de leur état tout en rendant service à leur pays, par le bon exemple qu'ils pourront donner.

JEAN E. TERU.

Elève de l'Ec. d'Ag. de Ste. Anne.

20 septembre 1870.

Pétite chronique

Nous jouissons toujours d'une température exceptionnellement favorable aux travaux de la moisson. Depuis de longues années, le cultivateur n'avait eu une facilité aussi grande pour engranger ses produits de toutes sortes. Souvent des pluies fortes et de longue durée venaient détériorer ses récoltes et même anéantir ses plus belles espérances; souvent les grains bien venus, les épis volumineux et bien nourris perdaient leur valeur. Cette année, tout va pour le mieux; il est bien vrai que la végétation n'a pas été des plus vigoureuses pendant la belle saison et que le cultivateur craignait un peu le déficit dans ses récoltes; mais le magnifique automne dont nous jouissons lui permet de recueillir dans les meilleures conditions possibles les produits que la Providence a daigné lui accorder. De sorte qu'en définitive, les récoltes de 1870 seront supérieures aux récoltes moyennes du pays.

Dans la nuit du 15 au 16 courant, une légère pluie est venue arroser la terre. C'est la seule pluie que nous ayons eue depuis une vingtaine de jours. Elle a permis à quelques cultivateurs de commencer leurs labours d'automne sur les terres poreuses. Les sols argileux et compacts sont encore trop durs pour permettre le passage de la charrue.

Un de nos amis nous écrit, que dans les paroisses du nord du fleuve, en haut de Trois-Rivières, le blé ne donnera pas un produit très-élevé, mais que les avoines sont assez belles. Celles surtout que l'on a semées sur labour d'automne sont excellentes. Ce résultat doit certainement encourager les cultivateurs à faire le plus de labours possibles en automne. Une terre labourée en automne acquiert des principes fertilisants dont sont privées celles que l'on ne laboure qu'au printemps.

La terre labourée étant plus meuble absorbe une grande quantité de gaz que l'eau ou la neige emportent avec elles. Si la terre est dure l'infiltration est presque nulle, ces éléments de fertilité sont emportés au loin. Ce sont les terres argileuses surtout qui bénéficient de cette infiltration.

L'exhibition annuelle de la Société d'agriculture de la ville de Sherbrooke aura lieu, Samedi, le 1er Octobre prochain.

Celle de la Société No. 1 du Comté de Compton aura lieu à Cookshire, Mardi, le 27 de Septembre courant.

Il paraît que, dans l'Exposition Provinciale qui a lieu à Montréal, M. Cochrane, de Compton, exhiba à lui seul des animaux pour une valeur d'au-delà de cent mille piastres.

M. le Chevalier Larocque, de Montréal, ex-Zouave Pontifical, vient d'acheter la magnifique ferme de M. O. Camirand, de cette ville, laquelle est située dans le beau canton de Compton. Le prix d'acquisition est de \$8,000, qui ont été payées comptant. M. Larocque doit venir y résider prochainement et en faire une ferme modèle.

MM. Rivard, Lajoie, Gouin, Shortis et Mailhot ont formé une société ou compagnie à fonds social, et ont établi à Ste. Anne de Yamachiche, district des Trois-Rivières, une manufacture de laine sur un grand pied. On espère même que la fabrique sera en opération sous un bref délai.